
M A N U S C R I T

LA PLANÈTE INDÉCENTE

de Renzo Rosso

Traduit de l'italien par Marie-France Sidet

cote : ITA96N225

Date/année d'écriture de la pièce : 1983
Date/année de traduction de la pièce : 1991

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Reçu le 7 FEV. 1996

LA PLANÈTE INDÉCENTE

de Renzo ROSSO

Texte français de Marie-France Sidet

Personnages

Charles Fourier

Le régisseur

Brisac, le marchand d'eau

Céleste, la gouvernante

La mère de Fourier

Détienne, le catéchiste

Un évêque

Un prêtre

Le père de Fourier

Anthelme Brillat-Savarin

Une prostituée

Un juge

Un chancelier

La Dame du rêve

Les prostituées: Corinne, Valérie, Gertrude

Madame Rosette

Les nièces: Clarisse, Fanny, Hortense

Les amis: Charles Pellarin, Clarisse Vigoureux, Victor Considérant,

Lucille Lacombe, Jules Lechevalier, Sophie Bazaine

La prostituée Louise

Fakma

Masques et Mimes

ACTE I

Scène 1

*On n'entend que les voix de Charles Fourier et de Brisac, le marchand d'eau.
La scène est plongée dans l'obscurité.*

FOURIER-Brisac! C'est vous?

BRISAC- Oui, j'arrive. *(Courte pause)* Me voilà, voilà votre eau.

FOURIER- Laissez-la là; entrez, venez. Tournez-vous à gauche, regardez en haut, sur le mur: il y a une araignée, vous la voyez?

Dans une luminosité très faible au début, genre ectoplasme, la surface carrée d'un écran se détache sur la toile de fond: en son centre, une tache sombre qui se révélera peu à peu être l'image d'une araignée. Cette image grossira lentement et progressivement jusqu'à envahir la plus grande partie de l'écran.

BRISAC- Une araignée? Ah oui.

FOURIER- *(courte pause)* Ne restez pas planté là à me fixer, Brisac, faites quelque chose! Tenez, essayez avec le balai.

BRISAC- Non, je n'y arrive pas; et puis il faudrait déplacer ces pots.

FOURIER- La chaise, prenez cette chaise, montez sur cette chaise. Moi, je vais vous déplacer les pots. Ce que je voudrais savoir c'est par où diable elle est entrée. Chasse-la!

BRISAC- La chasser?! C'est une araignée, ou bien je la tue ou bien...mais dites, qu'est-ce que vous voulez qu'elle vous fasse, cette araignée?!

FOURIER -D'accord, alors...

Courte pause.

BRISAC- Ça y est. De toutes façons, avec toutes ces plantes, il doit y en avoir des dizaines, des araignées.

FOURIER- Non! Les chats s'en occupent. Ils le savent bien que les araignées me dégoûtent. Lui surtout, Saint-Simon, regardez-le comme il est excité; l'ennui c'est qu'il ne peut pas grimper au mur.

Pause; l'image de l'araignée est grossie au maximum. Ensuite, elle s'estompera lentement, à mesure que le décor de la pièce surgira de l'obscurité: une chambre-serre, envahie par toutes sortes de plantes.

BRISAC- Sûr que des plantes et des chats vous en avez en pagaille, ici. Je vous demande pardon, mais vous dormez où?

FOURIER- Je dors, je dors, ne vous inquiétez pas. Je dors très bien. Ça, c'est pour le dérangement. L'eau, je vous la paierai lundi.

BRISAC- Faites attention, monsieur Fourier, avec ces taches d'humidité; je ne voudrais pas qu'un beau jour vous vous retrouviez à l'étage du dessous sans avoir pris l'escalier. Ces soupentes, ça a pas été prévu pour supporter toute cette végétation.

FOURIER- D'accord, d'accord, maintenant...au-revoir. *(Courte pause)* Végétation, le balourd! Comme le sens du beau est peu développé chez les hommes ordinaires. Saint-Simon! Végétation ces azalées! Remettons-les à leur place, viens. Les dahlias, végétation! Ah, si un homme de goût véritable entraît ici! A propos, quelle heure est-il? Midi moins cinq. Peut-être que quelqu'un arrivera aujourd'hui; peut-être. Tenez-vous un peu tranquilles, vous. Si le Candidat est l'homme qu'il nous faut, il comprendra tout de suite: les qualités, les espèces, les couleurs, les proportions de ces plantes adorables. Au pire, il ne saisira pas les analogies, mais le système il le comprendra. Et aussi quel esprit il émane de la nature une fois que celle-ci a été disciplinée, une fois qu'elle a été soustraite aux ferments en décomposition. Mais viendra-t-il aujourd'hui, Saint-Simon? Voilà quatre ans que nous l'attendons, le Candidat, hein? *(Courte pause)* Si jamais il ne vient pas, et si je m'endors, tu me réveilleras, hein? je compte sur toi.

Les lumières de la chambre-serre s'éteignent.

Scène 2

Tout d'abord, on n'entendra que la voix de Céleste, la gouvernante, dans l'obscurité le temps de la réplique. Puis, la mère de Fourier, la silhouette de Fourier enfant, la silhouette de Fourier adulte.

CELESTE- Charles, lève-toi Charles! Il faut que je t'annonce une mauvaise nouvelle. Ton père est mort. Tu m'entends? Ça s'est passé cette nuit, à quatre heures. Ta maman veut que tu ailles à côté un moment. Ne fais pas cette drôle de tête, ce n'est pas une plaisanterie, ce n'est pas un jeu, Charles! Tu as presque dix ans! Enfile ta chemise, allez, comme un grand garçon.

Décor: deux grands lits jumeaux avec des dossiers monumentaux, en position frontale par rapport à la scène. Sur les tables de chevet, des bougies allumées qui font danser violemment tout autour ombres et lumières. A côté de la table de chevet de gauche, assise dans un fauteuil, la mère, en robe de chambre. Surgissant de l'obscurité, sur la gauche, Fourier enfant fait son entrée: sa démarche est chancelante, une appréhension avide et excitée se lit sur son visage. Surgissant de l'obscurité, sur la droite, entre Fourier adulte, de dos; il s'arrêtera sur la ligne qui délimite ombre et lumière.

LA MERE- Oh Charles, mon petit trésor! Tu vois? Il a fini de souffrir, il ne reviendra plus parmi nous. Nous sommes seuls désormais, toi et moi. Et tes soeurs, pauvres enfants, qui va s'occuper d'elles à présent?! (*Voix forte en direction des coulisses*) Céleste! Apporte-moi du sirop. A la cerise. (*Voix normale*) J'ai une soif terrible. (*Voix forte*) Moitié eau, moitié sirop. Et moi, qui va s'occuper de moi? (*L'enfant se dirige vers elle comme s'il voulait lui répondre; Fourier adulte esquisse un geste de la main, comme pour l'en dissuader, l'enfant s'arrête, se tourne et se dirige vers le lit opposé à sa mère*) Charles, c'est mon lit, ça. Lui il est là. Viens, approche-toi, il faut que tu lui dises au-revoir. (*L'enfant revient sur ses pas, se dirige résolument vers sa mère et se faufile entre ses jambes que ce geste*

découvre; il s'agenouille, lui enserre les reins de ses bras et lève la tête pour l'observer) Que tu es gentil! Ton affection m'est un si doux réconfort, si tu savais! Mon petit Charles! N'oublie pas qu' il nous voit sûrement de là-haut! (En un éclair, l'enfant a retiré ses bras du corps de sa mère; il couvre sa tête de ses mains et se baisse comme s'il voulait se cacher à l'intérieur d'elle) Parce que ton père, à présent, repose dans la paix éternelle; à cette heure, le Seigneur l'a déjà accueilli dans son royaume. J'en suis certaine, je le sens. (Fourier adulte s'approche d'eux, il soulève l'enfant et le pose à terre où il est pris d'une légère convulsion; la mère, qui a encore les jambes écartées, sanglote; Fourier s'arrête et l'observe) Notre Dieu, Dieu le père, notre père à tous.

L'obscurité envahit tout à coup la scène.

Scène 3

Au début, on entend la voix du catéchiste Détienne, dans l'obscurité, le temps de sa réplique. Puis, l'évêque de Besançon et un prêtre.

DETIENNE- *(Voix forte, perçante)* Le royaume du seigneur, le royaume du père, père qui a son fils à sa droite et le saint-esprit à sa gauche, ou vice-versa, c'est sans importance; Dieu le père est un père miséricordieux mais gare aux pécheurs, gare à celui qui enfreint ses lois, à celui qui dégrade son âme par les excès, les appétits du corps, les fornications. On paie la dette au père! Qui ne paie ici-bas, l'enfer se saisira de lui. Les flammes de la colère de notre père brûleront celui qui commet l'adultère, celui qui incline vers le stupre. *(Courte pause)* A présent, les enfants, répétons tous ensemble l'acte de contrition: mon Dieu, je me repens de mes péchés...

Décor: deux fauteuils, seuls éléments visibles; dans ces fauteuils, assis l'un en face de l'autre, l'évêque de Besançon et un prêtre.

L'EVEQUE -Donc, tâchons de résumer: ce petit Fourier...quel âge?

LE PRETRE- Six ans.

L'EVEQUE- Se serait accusé en confession de péchés graves et honteux. En confession, n'est-ce pas?

LE PRETRE- Et même de simonie, Votre éminence; et de sodomie.

L'EVEQUE- Et vous seriez enclin à mettre ces mensonges sur le compte de la peur que susciterait chez les enfants le catéchisme rigide du père Détienne?

LE PRETRE- C'est cela, Votre éminence.

L'EVEQUE- Voyons donc si mon expérience, unie à la vôtre, nous aide à avancer un peu. Par exemple. Voilà, ceci, pour commencer: il s'agit là d'un des moyens qu'utilisent certaines créatures pour se sentir considérées, regardées, comment dire?, reconnues; même un enfant, mais si, mais si. Secundo, simple hypothèse naturellement, il arrive qu'en s'accusant de fautes inexistantes les enfants parviennent à détourner leur regard d'autre chose, ombres, idées noires, cauchemars, qui eux, pour le coup, inspirent vraiment de la peur, et même une sacrosainte terreur. Si c'est le cas, peut-être qu'une aide, peut-être devrait-on la lui apporter, ça ne doit pas être un enfant très heureux. Comment est sa famille?

Scène 4

Le père de Fourier, sa mère, ses trois soeurs, Fourier enfant, Fourier adulte, Céleste

Décor: une longue table de salle à manger, dressée, perpendiculaire à la scène. Au fond, préside le père; les autres, assis de chaque côté; Céleste, debout, en train de servir. A l'extrême droite, réapparaît la silhouette de Fourier adulte, de dos, dans la pénombre.

LE PERE- Ne recule pas ton assiette, cette compote de prunes est à toi. Céleste l'a préparée, ta maman a servi tout le monde, elle a mangé sa part, j'ai mangé la mienne, tes soeurs ont fini la leur. Le fait que tu n'aimes pas la compote est d'une importance relative. Ce matin, à la boutique, Lusignac a glissé et il s'est cassé une jambe. Si on a mis quelques prunes dans ton assiette, c'est ta part, elle te revient; par conséquent, sois sûr qu'elles ne repartiront pas à la cuisine. Moi non plus, dans le fond, je n'aime pas tellement les prunes, et pourtant je les mange. En plus, les prunes sont excellentes pour la santé. Il va falloir que j'embauche un apprenti pour un mois. Tu continues à dire non, à serrer les lèvres, et tu as tort. Inutile de faire cette comédie, tu les mangeras. De gré ou de force. Réfléchis bien: de force, c'est pire. *(Courte pause)* Voilà, c'est bien: tu vois, ce n'est pas si difficile de manger de la compote de prunes, bien préparée en plus, cuite à point. *(L'enfant se retourne et vomit)* Tu as eu tort de vomir. Tu as voulu me dire: 'Tiens, reprends-la, ta compote'.

Céleste emmène l'enfant. Les trois soeurs quittent la pièce elles aussi.

LA MERE- Tu es trop sévère avec lui.

LE PERE- Il est désobéissant et buté.

LA MERE- Mais c'est un enfant! *(Elle se lève et s'approche du père)* Tu n'imagines pas combien il est tendre.

LE PERE- Il faut le dresser, un point c'est tout! *(Il se lève)*

LA MERE- Tu te trompes; tu es trop dur, et borné en plus!

LE PERE Je t'ordonne de te taire! J'ai dit ça suffit.

Poussant un rideau, sur le côté de la scène, Fourier enfant réapparût, il s'arrête et observe ses parents. Le père saisit la mère par derrière et l'embrasse avec fougue. Fougue non partagée, qui pourrait cependant inciter un observateur peu objectif à y voir une acceptation, forcée, certes, mais acceptation tout de même.

LE PERE- Il ne tient pas de moi, c'est sûr.

LA MERE- Qu'est-ce que tu insinues?

LE PERE- Tu le gâtes trop, c'est tout.

LA MERE- Tu mens si tu dis cela.

LE PERE- Attention à toi, mesure tes paroles!

Le père, frontalement cette fois, embrasse à nouveau la mère. Il la serre contre lui avec la même fougue. Avec la même passivité, la mère se laisse faire.

LE PERE- Tu sais qui il me rappelle? Ton frère Jacques.

LA MERE- Jacques est un fainéant, et un imbécile.

LE PERE- Et les qualités de ton fils, tu peux me les dire?

LA MERE- Charles est intelligent. Attentif. Bon.

LE PERE- Ce que je remarque, moi, c'est qu'il est mal élevé et présomptueux. Oh, et puis tu m'agaces, tu prends sans arrêt sa défense les yeux fermés.

LA MERE- Il y a quelque chose en lui qui m'émeut.

LE PERE- Qui l'émeut! Il y a des fois où ton cerveau...

Troisième étreinte. Le père saisit d'une main la mâchoire de son épouse et l'oblige à subir avec répugnance un baiser prolongé. On entend distinctement son halètement.

LE PERE- Tu ne sais pas ce qu'il a eu le culot de dire à Rodin le caissier? Que le commerce en général, et en particulier celui des étoffes, c'est à dire le mien, le nôtre, le répugne. Exactement comme le répugnent les araignées.

LA MERE- Les araignées?!

La lumière s'éteint; brève explosion de cuivres tonitruants et discordants.

Scène 5

Le régisseur et quelques voix hors scène.

Décor: un faisceau de lumière violente, genre éclairage de cirque, est braqué sur un homme vêtu d'un frack bleu qui se tient dans le couloir central du plateau; l'homme porte un chapeau melon, il a le visage peint.

LE RÉGISSEUR- Messieurs (*voix très forte*) L'utopie... (*voix normale*) est une vision du monde projetée en avant, ou, si vous préférez, éloignée du présent.

PREMIERE VOIX- Le présent, ce serait quoi?

DEUXIEME VOIX- Le présent?! Il ne sait pas ce que c'est!

TROISIEME VOIX- Ecoutons ce qu'il en dit.

LE RÉGISSEUR- C'est le miroir qui montre le reflet fuyant de toute figure, à présent, dans l'instant qui se perd déjà, ou encore, l'étincelle de lumière, de la contemporanéité générale.

PREMIERE VOIX- L'utopie, alors, ce serait quoi? Ca sert à quoi? A fixer les figures? C'est une étincelle d'obscurité?

LE RÉGISSEUR- Procédons par ordre: mettons, autour de nous, et en nous-mêmes, une situation insoutenable, que sais-je? Voleurs privés et publics à chaque coin de rue, le chaos ou la débâcle dans la famille, des crapules partout, la légalité devenue lieu d'embrouilles et de tripotages dans les grandes largeurs, un mécanisme général qui tourne à vide et une falsification totale des valeurs, et, pourquoi pas, venu des confins, le souffle de l'apocalypse. En un mot, la vie entière devenue incertaine, un incompréhensible borborygme, voilà: qu'y aurait-il à faire?

PREMIERE VOIX- Bof!

DEUXIEME VOIX- Une révolution dure.

TROISIEME VOIX- Une braderie générale, meubles, linge, âme, corps.

PREMIERE VOIX- Il y a quelque chose à faire?

LE RÉGISSEUR- Eh bien, justement: tout au moins imaginer un monde différent, ou alors, celui-ci, mais organisé différemment, avec son langage inversé, qui garantirait le bonheur.

DEUXIEME VOIX- Et alors?

LE RÉGISSEUR- J'ai lu tout ce qu'on peut lire sur le sujet. Républiques, cités solaires, eldorados. (*Il sort un livre de sous sa veste*) Rien ne tient la comparaison avec ceci: un nouveau monde industriel et amoureux.

TROISIEME VOIX- L'amoureuse industrie.

PREMIERE VOIX- Industrie et idylle.

DEUXIEME VOIX- Orgasmes et chaînes de montage.

LE RÉGISSEUR- Mais non, non, non! Non. (*Tenant le livre horizontalement sur les cinq doigts de sa main gauche, il y superpose ceux de la main droite qui viennent effleurer la couverture*) Là, dedans, le bonheur, il est là: palpable, charnel, mon dieu, entendons-nous, au sens figuré, mais prêt à se répandre partout, en ce lieu solennel et dans l'univers entier, galaxies comprises. Même les morts pourraient en jouir, pensez un peu, il suffit qu'on le réalise, voilà, le projet merveilleux, massif, circonstancié, élaboré et écrit là.

PREMIERE VOIX- Le génie de service, c'est qui?

LE RÉGISSEUR- L'auteur, vous voulez dire? (*Une lumière légère laisse entrevoir sur la gauche de l'avant-scène la silhouette de Fourier adulte. Le régisseur, qui lui tourne le dos, le désigne d'un geste ostensible et appuyé; puis, il sort une feuille de sa poche et la lit*) Né à Besançon en 1772. Fils d'un riche marchand de tissus, lui-même descendant d'une souche identique; qui compte toutefois, parmi ses branches ascendantes, un excentrique personnage de bienheureux, dont je juge inopportun de vous entretenir présentement des oeuvres de piété et de miséricorde. Charles Fourier: un enfant qui, étant enfant, a eu quelques problèmes comme nous avons eu loisir de le constater précédemment;

écolier zélé par la suite, avec une prédilection marquée pour la géographie; puis pensionnaire à l'Institution Saint-Pierre, toujours à Besançon. Entre dix-sept et dix-huit ans il accomplit un voyage, d'abord en Normandie, ensuite à Paris, qui l'amène à faire deux découvertes: la différence de prix entre une pomme à Rouen et la même pomme à Paris, douze sous, semble-t-il; et, bien entendu, Paris. Ville enthousiasmante, noire, tumultueuse, opulente, pourrie, pleine de pisse, en état d'ébullition imminente. (*On entend le sifflement tranchant de la guillotine en action; le régisseur lance vers les coulisses:)* Imminente! (*Le bruit cesse*) Nous pouvons l'imaginer, qui nous en empêche? Aux Tuileries, ou sur les sauvages Champs-Élysées, ou, comme dans ce cas, dans l'Allée des Veuves. Il est en compagnie d'un certain Brillat-Savarin!!

Scène 6

Charles Fourier, Brillat-Savarin, deux prostituées.

Décor: une nuit de pleine lune; une maison rustique avec colonnades d'où parviennent par intermittence éclats de rire et bruits de vaisselle; quelques arbres. Savarin, bedaine de fin gourmet, et le maigre Fourier adulte, déguisé ici en jeune homme, se promènent.

SAVARIN- Ça pue, hein? Mais si tu exerçais plus attentivement ton flair, tu sentirais percer, dans l'odeur dominante d'excrément, une très légère pointe de rôti de lièvre; attends! Il y a même, attends! Ça, c'est un jus de veau aurolé de truffes. Oui! Aaah! La cuisine de madame Fliteaux, une auberge, là, tu la vois? où le plaisir de petits plats rares ne coûte que le courage qu'il faut pour traverser ces allées sinistres; renommée, tu sais; je t'y amènerai tout à l'heure; renommée aussi pour être au coeur, comme tu le vois, d'un étrange marché. (*On entrevoit deux promeneuses en habits de deuil, plaisantes dirait-on, et circonspectes*) Au fond, on pourrait se demander laquelle des deux, madame Fliteaux ou une de ces dames, offre la nourriture la meilleure, la viande la plus savoureuse, les garnitures les plus stimulantes. Ecoute-moi bien, Charles, et souviens-toi: les sens sont au nombre de cinq, et l'autre aussi est important, le sens physique, celui que j'appelle génésique. A

mon avis, quoi qu'il en soit, c'est au goût que revient la palme, aux fonctions gastriques. Ah, Charles, les jouissances qu'elles procurent! L'influence qu'elles peuvent avoir sur tout! (*Ils croisent les deux promeneuses; avec sa petite canne Savarin effleure la jupe de l'une d'entre elles*) Petite bâtarde! (*Fourier est stupéfait du geste*) Et tu sais pourquoi? Parce que le plaisir du goût n'entraîne jamais de lassitude; et parce qu'il peut nous consoler quand l'autre, celui que dispensent ces deux-là, vient à manquer, et que tu ne cours plus derrière lui. (*Fourier s'est immobilisé: il regarde les deux femmes qui, ayant sorti leur mouchoir, font semblant de s'essuyer les joues; Savarin revient vers lui*) Ne t'arrête pas, Charles! Tu ne vas pas tomber dans le panneau! D'accord, on est Avenue des Veuves, mais ces deux-là ne sont pas des veuves, ce sont des putains. Des putains, tu sais ce que c'est, j'espère?! (*Les deux femmes s'approchent à nouveau*) Je ne sous-évalue pas Eros, loin de là, mais...(*Ils s'arrêtent et regardent les deux femmes*)...qu'est-ce que je disais? Ah oui: le goût, les fonctions gastriques. Un instinct, la conservation de l'individu. Mais si tu le cultives, les sensations ne se comptent plus, ce qui te semble être un mécanisme grossier se révèle le plus raffiné des instruments. Pense à la langue, qui s'effile avec les lèvres en forme de u, et aussitôt l'orchestre est prêt, les papilles s'ouvrent grand pour se faire humecter par les liquides gustatifs, la langue commence à savourer, puis elle s'imbibe de salive, et elle malaxe, et elle se courbe, et elle se dresse, et elle suce comme pour extraire l'essence, et pendant que les parties les plus sapidées se trouvent écrasées pour que s'en exprime tout le jus possible, la nourriture pénètre dans toutes les cavités, joues, palais, fosses nasales, et même les gencives, ainsi, tout s'imprègne...L'arrière-bouche s'excite jusqu'au frein...l'odorat lui aussi n'est que frémissement, il flaire, il fouille, il se souvient... à la fin il y a presque un soupir du gosier, quand il accueille cette pâte, quand chacune de ses parcelles a donné le meilleur d'elle-même, ses arômes, et que chacun a rempli son office. A ce stade, notre plaisir n'est plus intéressé. L'estomac entre en fonction, l'intestin, et la métamorphose s'achèvera comme le papillon dans la chenille.

FOURIER-Pardon...c'est la chenille qui devient papillon.

SAVARIN- Et la chenille, qui l'a faite? Et la merde? Est-ce que même une dinde, farcie avec du jambon et des cailles, ne produit pas de la merde? Hein? Charles?

Pause

FOURIER- Si tu prends la chenille comme hiéroglyphe de la merde, moi je suis tout à fait d'accord.

Scène 7

Une prostituée, Fourier.

Décor: une chambre d'hôtel à la journée. Nuit . Fenêtres closes. Venant de l'extérieur, dans le lointain, le son approximatif d'une trompette, la mélodie est exagérément triste. La prostituée, vêtue de noir, est assise devant une coiffeuse; elle retire des épingles de ses cheveux. Fourier, debout, à quelques mètres d'elle, l'observe avec une attention fiévreuse.

LA PROSTITUEE- Tu as bien mangé? Ah, cette trompette! Tous les soirs, tous, on a droit à la trompette du fou! Ça t'intéresse l'histoire de mon mari, et comment il est mort? Au front? Non, hein? Tu me trouves trop bien en chair? *(Elle serre son corset et retient son souffle, puis elle éclate de rire)* Tu sais qu'il y a quatre ans, tu le connais Delvaux, l'imprésario? Celui qui est chauve avec un oeil un peu torve? Il voulait que je fasse du théâtre. 'Tu as du talent à revendre'. Effectivement. *(Elle commence à se déshabiller)* Pourquoi tu ne te déshabilles pas? *(Elle approche son visage du miroir)* Et voilà, j'ai encore cette marque, ça m'apprendra à ne pas m'occuper que de mes affaires! Ton ami, là, je l'ai déjà vu quelque part, il plaisante toujours, ça se voit qu'il a le vent en poupe. Oh là là! Tu sais pour qui il joue, ce type? Il dit que c'est pour calmer l'âme perdue de Gassette, celui de l'attentat, qui a été démembré par les chevaux du roi, il prétend que c'était son ami, il paraît qu'il était né par ici. Dis-moi une chose, allez déshabille-toi, je me le suis demandé tellement de fois, quelqu'un qui éclate en morceaux ,son âme, qu'est-ce qu'elle fait? Elle reste entière ou quoi?

FOURIER- Je ne sais pas.

PROSTITUEE- *(Elle se lève et s'approche de lui)* Tu es un peu trop maigre. Tu as un beau visage, sérieux, *(elle lui caresse les tempes, les cheveux, mais*

avec une certaine gêne) tu es étudiant? Allez, vas-y, déshabille-toi, ou alors tu veux rester avec moi toute la nuit? Sinon, tu sais, le temps file pour moi, il ne m'attend pas, le temps. *(Elle ôte sa combinaison et se retrouve en culotte et corset)* Comme ça, ça te suffit? Là, il y a une petite ouverture... vu? *(De la tête Fourier fait signe que non)* D'accord. *(Elle finit de se déshabiller)* Ça va? Je te plais? Tu veux que je t'aide? Allez, viens. *(Elle essaie de lui enlever sa veste, Fourier s'écarte légèrement d'elle)*

FOURIER- Non, ça n'a pas d'importance. Excuse-moi. Tiens. *(Il lui donne de l'argent)*

LA PROSTITUEE- Quoi? Qu'est-ce que ça veut dire? Mais qu'est-ce que tu veux à la fin? Pourquoi tu me paies avant, je ne t'ai rien demandé, moi. Qu'est-ce qu'il y a, ça ne te va pas de faire l'amour avec moi?

FOURIER- Non, non.

PROSTITUEE- Alors, mon trésor! *(Elle avance les mains pour le toucher, Fourier lui saisit les poings et l'immobilise)*

FOURIER- Tu peux te mettre sur le lit un instant?

PROSTITUEE- Sur le lit?! Non mais, voyez-moi ça! *(Elle grimpe sur le lit)* Et maintenant, qu'est-ce que je dois faire? *(Elle s'étend sur le dos, les mains sous la tête)*

FOURIER- Rien. Tu ressembles à une personne que je connais.

PROSTITUEE- Ah oui? *(Courte pause)* Quel drôle de type tu fais!

Fourier s'approche du lit, de côté; il regarde le corps de la femme de la tête aux pieds. Comme s'il observait un cadavre.

FOURIER- Tu es belle. Pleine de grâces.

PROSTITUEE- Et le fruit de tes entrailles...d'accord!

FOURIER- *(Ses yeux quittent la femme et se perdent)* Cette trompette... J'ai vu la Seine aujourd'hui. Les chevaux cavalent à travers les rues, et les fanals les poursuivent, ils peuvent renverser n'importe qui. Je suis très ému. En ce moment je